

Ils sont partis à l'étranger... et revendus ?

En France, au Burundi ou sur une île paradisiaque, trois familles avaient décidé de s'installer à l'étranger. L'isolement, les études des enfants ou un événement grave les ont ramenés au bercail. Avec soulagement, mais aussi des regrets. Une chose est sûre : ils gardent ce rêve de dépaysement dans un coin de la tête.

TEXTE MAÏDER DECHAMPS COORDINATION ANNE DE FLANDRE PHOTOS DOC. PRIVÉS

« QUAND ON VIT À L'ÉTRANGER, ON VOIT SES AMIS MOINS SOUVENT, MAIS ON LES VOIT 'MIEUX'. »

ALINE, KINÉ DE 36 ANS, EST REVENU DE LA DRÔME AVEC SON MARI POUR RETROUVER UN MEILLEUR ÉQUILIBRE ENTRE VIE PROFESSIONNELLE ET FAMILLE.

Aline, kiné, et Sébastien, bio-ingénieur sont tous deux sportifs et grands amoureux de la montagne. Ils quittent la Belgique en 2013 pour s'installer à Grenoble avant d'acheter une jolie maison à rénover en altitude. C'est là que naît leur fille aînée. « Entre nos amis belges, des copains installés en Ardèche et des gens du cru, on avait un chouette réseau. En France, on n'a pas peur de faire 3 heures de route pour rendre visite à des amis. »

Un endroit superbe, l'air frais et pur, les saisons plus prononcées, cette vie à la montagne leur plaît. Pourtant, Aline et Sébastien se sentent un peu trop loin des villes. Ils décident de louer une maison pour continuer à profiter de la montagne tout en se rapprochant de la ville et d'une gare TGV. Pour son travail, Sébastien est absent la moitié de la semaine. Alors, quand Aline tombe enceinte de leur deuxième enfant, c'est le déclic du retour : « Il n'y avait pas de possibilité d'emploi dans la région qui permette à Sébastien d'être présent au



quotidien, ce qui était notre projet. Nous voulions aussi que nos enfants grandissent entourés de leur famille et notamment de leurs grands-parents. »

« **On ne voit pas ce retour comme un échec.** Nous sommes heureux d'avoir quitté notre zone de confort grâce à cette expérience de vie à l'étranger. On a appris plein de choses, ça nous a donné une ouverture d'esprit, une capacité d'adaptation. Et puis, ce contact avec la nature a encore renforcé notre intérêt pour les modes de vies plus respectueux. On s'est aussi rendu compte que quand on est à l'étranger, on voit moins nos

amis, mais on les voit "mieux". Ils restaient plusieurs jours, étaient en vacances, détente... On prenait le temps d'être ensemble. »

Un troisième enfant vient de compléter la famille et le couple s'est à nouveau lancé dans une rénovation de maison. Dans la campagne hennuyaise, cette fois.

« **Là, on se pose un peu... Mais la montagne nous manque.** On y retourne régulièrement. D'ailleurs nos enfants aînés réclament de retourner y vivre. Si, un jour, on repart vivre en France ou en Suisse, on essaiera sans doute de se rapprocher d'un centre urbain (école, emploi, transports). »

« CE QUI ME MANQUE LE PLUS, C'EST DE MARCHER SUR LA PLAGE, LES PIEDS DANS L'EAU À 28 DEGRÉS... »

VALÉRIE, MÉDECIN DE 50 ANS, EST REVENU DE SAINT-MARTIN (ANTILLES) POUR LES ÉTUDES DE SES ENFANTS.



Valérie Lieko, est une neuropédiatre et romancière d'origine belge-congolaise. Elle a toujours eu envie de voyager et ses stages de spécialisation de pédiatrie en Côte d'Ivoire, Afrique du Sud et au Congo (RDC) ont encore renforcé cet appel du large. C'est à cette époque qu'elle rencontre son futur mari, Laurent, médecin urgentiste atteint de bougeotte chronique. Valérie garde un souvenir fort de ses expériences africaines. Fort, mais dur aussi. À Kinshasa, elle a vu des enfants mourir d'une « simple » diarrhée parce que leurs parents n'ont pas de quoi payer une perfusion...

Sur les conseils d'un ami, Valérie et Laurent s'installent avec leur premier bébé sur l'île de la Martinique, qu'ils voient comme un bon compromis : un climat tropical et la chaleur de vivre « à l'Africaine » mais avec des installations hospitalières aux standards européens. Quelques années plus tard, ils s'installent durablement sur une autre île des Antilles, Saint-Martin. Entre-temps, ils ont trois enfants. Saint-Martin est un minuscule morceau de terre... qu'on a en prime réussi à couper en deux : une moitié est française, l'autre néerlandaise. « Mais on y vit plutôt à l'Américaine et on y parle

surtout anglais et espagnol, sourit Valérie. L'hôpital nous plaisait, à taille humaine. C'est une île très vivante, très mouvementée... Il y fait chaud toute l'année, l'eau, d'un turquoise très particulier, est toujours à plus de 26 degrés. On passe sa vie dehors, sur la plage, dans les restos-bars. »

C'est là que Valérie écrit son premier roman. Depuis, elle en a signé plusieurs, dont le dernier, *Mercurie rouge*, se déroule à Scy, le village de son enfance dans le Condroz.

Quand l'ouragan Irma dévaste Saint-Martin en 2017, la famille craint pour sa vie. Après le désastre, Valérie et Laurent hésitent à rentrer en Belgique. « Mais notre resté ouvert et l'école des enfants aussi. En plus, nous n'avions pas envie d'être "ceux qui quittent le navire" alors qu'il fallait tout reconstruire... C'est sans doute notre côté "médecins". Nous sommes restés. »

En septembre 2021, leur fils aimé doit rentrer en Belgique pour ses études. Son frère, adolescent, souhaite le suivre et élargir son cercle d'amis, forcément limité sur une île de 52 km². « C'était encore le covid et nous avions peur qu'ils se re-

trouvent livrés à eux-mêmes avec les cours à distance, etc. Je suis rentrée avec eux et leur petite soeur. De plus, la santé de mes parents et beaux-parents commençant à décliner, nous avions envie que l'un de nous deux soit présent pour eux. Laurent est resté à Saint-Martin et devrait revenir travailler en Belgique en juin prochain. »

Le premier hiver est difficile. À Saint-Martin, tout se fait dehors, dans les restos de plage... « Les soirées entre copains, c'est spontané et léger. Ici, les gens sont très occupés, la vie est plus stressante. Quand on veut voir des amis, c'est compliqué. Il faut le prévoir longtemps à l'avance. Mais cela fait du bien de replonger dans un passé en commun, et d'être proche de sa famille... » Valérie continue à écrire. Elle planche sur une série télé mettant en scène des jeunes sur l'île de Saint-Martin. « Ce qui me manque, c'est de marcher sur la plage et de pouvoir nager tout au long de l'année. Nous resterons ici au moins jusqu'à la fin des humanités de notre fille, dans 3 ans. »

Après, peut-être ferons-nous comme une amie retraitée qui a gardé une maison aux Antilles et passe les hivers là-bas. »



PLUS D'INFO SUR SES LIVRES : VALERIELIEKO.COM





→ « J'AIMERAIS RETOURNER VIEILLIR EN AFRIQUE. »

JEAN-LUC, 62 ANS, REVENU DU BURUNDI OÙ IL A ÉTÉ VICTIME D'UNE ATTAQUE ARMÉE.

Jean-Luc a passé toute sa jeunesse et ses études d'ingénieur agronome à Bruxelles. Cette voie, il l'a choisie parce qu'il aimait être dehors, sur le terrain. En 1984, il a 24 ans, on lui propose un poste au Rwanda pour le compte de la FAO (Organisation des Nations-unies pour l'Agriculture et l'Alimentation). Là-bas, il découvre un pays splendide : les paysages, le climat, il sillonne le Pays des mille collines à moto... « J'adorais travailler avec les paysans, explique-t-il. C'est leur terre, ce sont eux les experts, je n'avais rien à leur apprendre. » Le bonheur est complet lorsqu'il rencontre Antoinette, métisse rwandaise qui deviendra sa femme. « Je suis arrivé en 1984, célibataire. Quand

j'ai quitté le Rwanda pour la Somalie (nouvelle mission pour la FAO) en 1988, j'étais marié avec trois enfants ! »

Après un retour en Belgique précipité par la guerre civile en Somalie, c'est finalement au Burundi qu'ils posent leurs bagages. Jean-Luc y lance une société d'exportation de plantes ornementales à destination des Pays-Bas. Nous sommes en 1992. « J'étais très fier de contribuer de cette façon à l'économie du pays, je travaillais avec 20 paysans locaux dont les enfants avaient ainsi accès à l'école. Pour moi, c'est ça participer au développement, et pas venir avec des gros 4X4 pour des projets conçus et financés par des bailleurs du Nord qui ne répondent pas aux réels besoins locaux. »

Malheureusement, le bonheur ne dure pas : en 1993, un coup d'état plonge le Burundi

dans une guerre civile qui va durer 16 ans.

En 1995, un jour qu'il sort de sa plantation en voiture, Jean-Luc est dépassé par un camion militaire qui le pousse dans le fossé. Un militaire descend, lui pose un revolver sur la tempe et tire. Miraculeusement, Jean-Luc survit. Huit opérations plus tard, son visage est reconstruit, mais il a perdu la vue... et tout souvenir de l'attaque. Le retour forcé en Belgique pour sa convalescence est très pénible pour toute la famille. Ils décident donc, deux ans après et malgré le chaos politique, de repartir au Burundi où les paysans ont maintenu en activité la plantation. Jean-Luc est heureux de retrouver sa liberté de travail, même si sa vie est transformée par des handicaps qu'il doit apprivoiser. Sur place Antoinette et Jean-Luc relancent une nouvelle vie et de nouveaux projets comme la création de l'ONG Menya Media spécialisée dans le développement par la culture, la construction d'une école secondaire pour enfants déficients visuels et même l'écriture du scénario du film *Na wewe* tourné sur place et nommé aux Oscars.

En 2003, Antoinette et Jean-Luc envoient leurs deux enfants aînés poursuivre leurs études supérieures en Belgique. Ils les rejoignent pour les vacances et découvrent que leurs enfants ne s'en sortent pas sans eux. En quelques heures, leur décision est prise : ils restent en Belgique. Et les voilà qui se relancent dans de nouvelles activités comme le coaching et la création de l'association Métis du Monde, avec un pied là-bas. « Ce que j'aime au Burundi, c'est qu'il suffit d'une petite impulsion pour créer de grands projets. S'il ne fallait faire qu'une seule chose, c'est d'aider les enfants à aller à l'école. C'est eux qui vont faire l'Afrique ! » En tant que coach et mentor professionnel, Jean-Luc Pening est convaincu que c'est en partant de l'individu que l'on peut changer le monde.

Aujourd'hui, même si le couple est installé en Belgique, une partie de leur cœur reste burundaise. D'ailleurs, leurs quatre enfants se sentent plus Africains que Belges et les deux aînés vivent à Oman et en Ouganda. « Pour nos vieux jours, nous envisageons d'y retourner. Avoir une aide à domicile, chez soi, avec un climat délicieux, ça coûterait paradoxalement beaucoup moins cher que d'être enfermé en maison de repos ici ! »

PLUS D'INFOS SUR LEURS PROJETS : DONNAVOIR.ORG, TANDEMCOACH.COM, METISDUMONDE.ORG ●